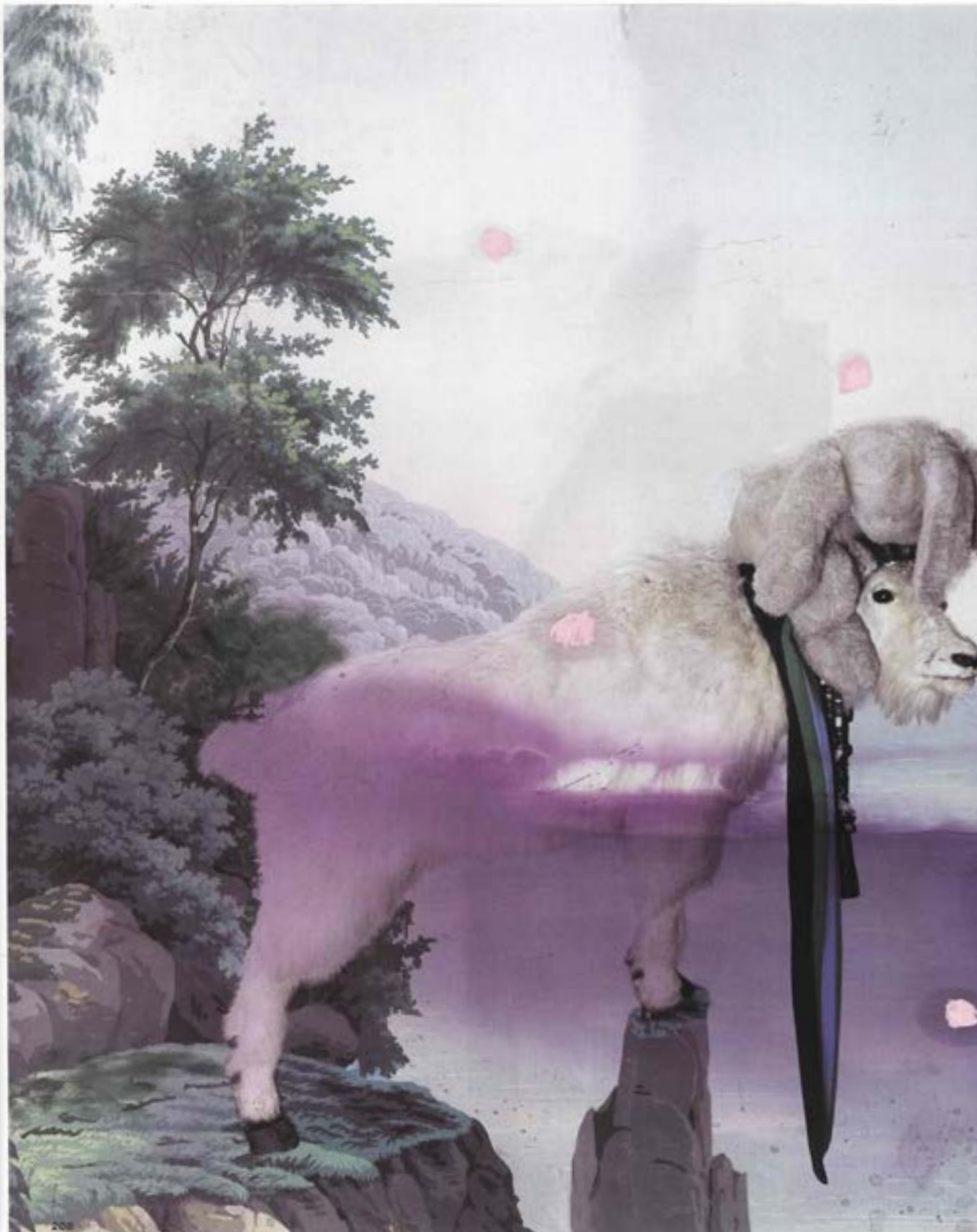


Point de vue



Retour d'un géant

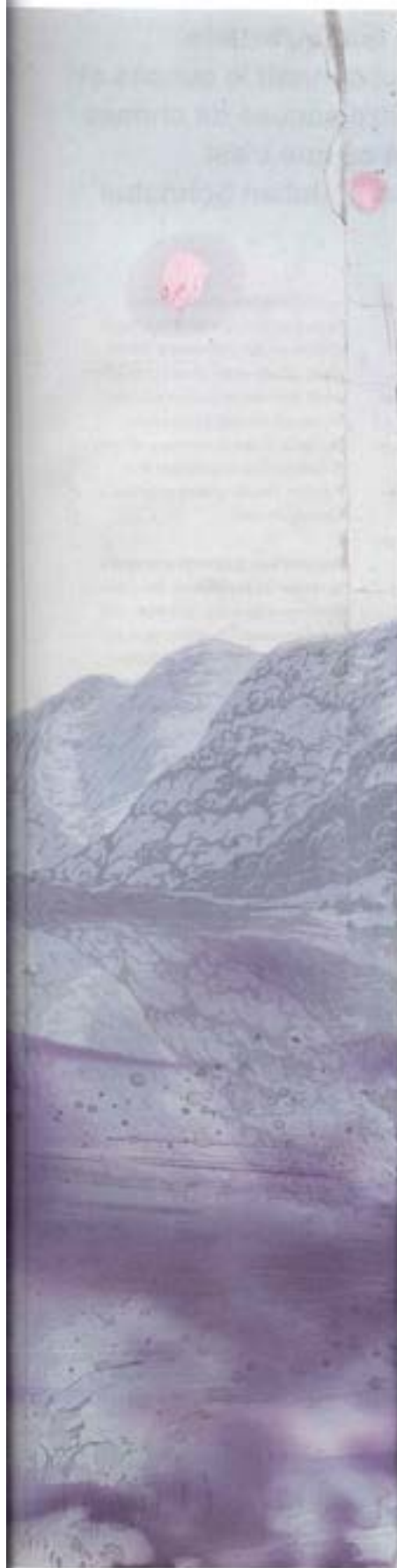
Par Éric Troncy

Peinture, cinéma, architecture... **Julian Schnabel** s'est emparé de toutes les disciplines avec le même brio et le même esprit de démesure. Après une éclipse de dix ans, l'artiste fait son grand retour à la peinture à la **Galerie Almine Rech**.

Depuis le début des années 80, son nom a inspiré successivement la curiosité, l'admiration, le respect, l'indignation, le désintérêt, le mépris... Mais à l'approche de ses 65 ans, après avoir disparu des musées et des galeries pendant au moins dix ans, Julian Schnabel revient au cœur de l'actualité artistique. Ses nouvelles œuvres comme les anciennes sont de nouveau exposées – et une fois encore librement discutées. C'est à la faveur d'un puissant revirement de tendance artistique qui marque le retour en grâce de la peinture que le travail de Julian Schnabel frappa les esprits à la fin des années 70. En ces temps où les arts visuels ne

concernaient qu'une brassée d'experts, régnaient en maîtres l'art minimal, l'art conceptuel, la performance et tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, s'émancipait de cette idée horriblement bourgeoise que représente un tableau. Pour ces raisons mêmes, le pop art n'avait alors pas très bonne presse, et Warhol, par exemple, n'était pas vraiment pris au sérieux. C'est dire si la déferlante soudaine d'expositions consacrées à la peinture fit l'effet d'une déflagration. *Bad painting* américaine, néo-expressionnisme allemand, figuration libre française, trans-avant-garde italienne : adossés au postmodernisme ou pas, en une décennie, ces mouvements nationaux ont conquis les musées et les galeries.

Dans l'aréopage de peintres soudain jetés en pleine lumière, Julian Schnabel émerge déjà, alors, comme une figure singulière. Le personnage, tout d'abord. Unanimement décoré pour son ego surdimensionné et une propension à la fantaisie qui tranche avec le sérieux des artistes de l'époque, Schnabel est alors souvent décrit comme se promenant en pyjama de soie dans les rues de New York. Mais s'il surprend, c'est aussi par l'extravagance de sa peinture, qui semble vouloir embrasser simultanément tous les styles et assembler des références pour le moins antinomiques. "Comment est-il possible de critiquer ce que fait un peintre lorsque son intention est de tout faire ?" écrit à son sujet le critique d'art Stuart Morgan en 1986. À ce moment-là, sa peinture est décrite comme foncièrement boulimique, omnivore. Et elle enflamme la critique, car en sus d'être un "personnage" en contradiction avec les



Julian Schnabel. Courtesy of the artist and Almine Rech Gallery

Untitled (2013) de Julian Schnabel, Impression à jet d'encre, huile, encre sur polyester, 223,5 x 243,8 cm.

“Je sais ce que c’est d’être attaqué en tant qu’artiste. Je sais ce que c’est d’être un artiste qui connaît le succès et la célébrité. Je sais ce que cela fait d’être accusé de choses qu’on n’a jamais dites ou faites. Je sais ce que c’est d’être porté aux nues puis cloué au pilori.” Julian Schnabel

utages, Schnabel incarne aussi un succès fulgurant. En effet, avant même l’inauguration de sa première exposition personnelle à New York (à la Mary Boone Gallery en 1979), ses quatre peintures étaient déjà vendues pour 2 500 dollars (une somme pour l’art contemporain à l’époque). Schnabel eut en vérité deux expositions dans cette galerie la même année : la première consacrée aux *Wax Paintings* (des peintures à la cire) et la seconde consacrée aux *Plate Paintings*. *“Puisque la peinture est morte, j’ai donc pensé que c’était un moment cool pour commencer à peindre. Cela fait tant d’années que les gens parlent de la mort de la peinture que la plupart d’entre eux sont morts à présent !”* déclare-t-il un peu plus tard.

Les Plate Paintings, uppercut au visage de l’avant-garde, suivent le modèle de la toile *The Patients and the Doctor* (1973) : avant d’être peinte, sa surface découpée a été recouverte d’assiettes brisées, mêlant peinture et objets dans une synthèse audacieuse. Un choc esthétique. Et un style protéiforme... Quoi de commun en effet entre ces œuvres accidentées et la perfection de *Painting for Ian Curtis* (1980), une toile de velours noir reparaissant à la peinture blanche le motif de gisant de la pochette de l’album légendaire de Joy Division (référence musicale qui, là encore, était rare à l’époque) ? Quoi qu’il en soit, le succès de son œuvre et sa légende lui furent sévèrement reprochés, tout autant que la volonté d’embrasser toutes sortes de disciplines qui, aujourd’hui, ferait de lui un “sisheur” – comme aiment écrire les bloggeurs. Schnabel, en effet, touche à peu près à tout. À la peinture, bien sûr. À la musique : en 1995, il signa un album intitulé *Every Silver Lining Has*

a Cloud sur le label Island Records (qui produisait alors les B-52’s et aujourd’hui Stromae...). Aux meubles (des lits essentiellement). Mais aussi à l’architecture, à commencer par son propre domicile. C’est que le jeune homme, qui naquit en 1951 et passa sa jeunesse dans le Texas (il étudia les beaux-arts à l’université de Houston), développa un goût certain pour la démesure. En effet l’ancienne écurie de Manhattan dont il fit sa demeure ne devint le célèbre Palazzo Chupi qu’au terme de modifications substantielles. Notamment l’ajout, sur le toit, d’une nouvelle bâtisse de plusieurs étages, et la transformation du tout en un hallucinant ensemble rose, d’inspiration vénitienne, et qui compte désormais 180 fenêtres. Schnabel y vit désormais entouré d’une armée d’assistants –, oscillant entre la piscine quasi olympique du sous-sol et ses appartements privés, s’endormant volontiers – à une époque – sous les auspices bienveillants d’une des versions de la *Femme au chapeau* de Picasso (qu’il acquit en 1989, et qui fut adjudgée chez Christie’s, en 2009, pour quelque 8 millions de dollars).

Comme un pied de nez au milieu de l’art qui le snobait sans retenue, Schnabel ajouta à cette liste, au milieu des années 90, la réalisation cinématographique. Il signa *Basquiat* (coproduit par le milliardaire Peter Brant, grand collectionneur d’art) : un biopic très réussi sur le peintre new-yorkais décédé, mettant notamment en scène un David Bowie vraiment inspiré dans le rôle d’Andy Warhol. *“Je sais ce que c’est d’être attaqué en tant qu’artiste. Je sais ce que c’est d’être jugé en tant qu’artiste. Je sais ce que c’est d’être un artiste qui réussit, de connaître le succès et la célébrité. Je sais ce que cela fait d’être accusé de choses*

qu’on n’a jamais dites ou faites. Je sais ce que cela fait d’être décrit comme un pur phénomène médiatique. Je sais aussi ce que c’est d’être porté aux nues puis cloué au pilori”, explique Schnabel à propos de *Basquiat*. Il réalisa cinq films au total, notamment *Le Scaphandre et le Papillon*, Prix de la mise en scène à Cannes en 2007.

Aujourd’hui, quarante ans après le retour de la peinture qui consacra le triomphe de Julian Schnabel, voici donc à nouveau “le retour de la peinture”. Dans un climat où le tableau est affranchi de toute suspicion d’objet bourgeois et où les artistes ne suscitent plus la réprobation. Tristement professionnalisés, efficaces, disponibles, ils jouent le jeu, y compris celui du marché, et peuvent se promener tant qu’ils veulent, la nuit, en pyjama, dans New York ou dans n’importe quelle place forte du milieu de l’art. Peu d’entre eux, d’ailleurs, en expriment le souhait. Schnabel revient donc, et avec lui, la litanie des critiques, donnée invariable de sa carrière. Les offusqués font mine d’ignorer ce que toutes ces nouvelles peintures qui enfument le marché (d’artistes jeunes et moins jeunes), doivent à celles que produisit Schnabel dans les années 80. Schnabel qui inventa l’artiste multicasquette, multistyle, l’artiste “contemporain” tel qu’on le connaît aujourd’hui. Qu’on le veuille ou non, l’extravagant New-Yorkais et son ego légendaire font désormais partie de l’histoire de l’art.

Jack Climbed Up the Beanstalk to the Sky of Illimitableness Where Everything Went Backwards, à la Galerie Almine Rech, à Paris, jusqu’au 14 novembre, www.alminerech.com.